(10)

10

DISSERTATION

N° 188.

SUR L'EMBARRAS GASTRIQUE,

CONSIDÉRÉ DANS TOUTES SES VARIÉTÉS;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 14 *juin* 1815, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine,*

PAR CL. M. DURAND, de Grenoble,

Département de l'Isère;

Ex-Chirurgien Aide-Major au soixante-dixième régiment.

Ars quæ sanitati tuendæ præsidet, iis qui sibi paruerint constantem sanitatem promittit.

GALIEN.

Il faut des remèdes pour la douleur morale comme pour la douleur physique; et le médecin, à l'exemple d'*Hippocrate*, doit écouter la plainte et consoler l'infortune.

ALIBERT.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13

1815.



FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX, *Président.*
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. LEROY.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. SUE, *Examinateur.*
M. THILLAYE.
M. PETIT-RADEL, *Examinateur.*
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND, *Examinateur.*
M. VAUQUELIN, *Examinateur.*
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



A MON PÈRE,

ET

A MA MÈRE.

Comme un témoignage de mon amour filial.

AU MEILLEUR DES ONCLES,

Monsieur ANSILLION,

Avocat à Fontainebleau.

En vous dédiant ce premier fruit de mes études médicales, je remplis sans doute un devoir bien sacré, puisque c'est à vous que j'en suis redevable. Daignez donc recevoir cette faible offrande avec autant de plaisir que j'en éprouve à vous en faire l'oblation. Si, par son mérite, elle ne correspond point à vos bontés et à votre tendre sollicitude, elle est au moins le gage certain de ma vive reconnaissance et l'expression de mon respectueux et immuable attachement.

A Monsieur GOUPIL,

Docteur en Médecine ; Membre du Jury médical de Seine-et-Marne, etc., etc.

Comme un sentiment de gratitude et d'affection pour l'homme éclairé qui a guidé mes premiers pas dans l'étude de la médecine.

Cl. M. DURAND.

DISSERTATION

SUR L'EMBARRAS GASTRIQUE,

CONSIDÉRÉ DANS TOUTES SES VARIÉTÉS.

INTRODUCTION.

La maladie qui attaque le plus souvent l'homme et quelques animaux, est sans contredit cette affection de l'estomac connue de nos jours sous le nom d'*embarras gastrique ;* et sous d'autres dénominations, par les mots de *turgescence* ou *orgasme de la bile*, de *saburre*, de *matière mobile*, etc.

C'est elle que nous remarquons chaque jour dans les prisons, les hôpitaux, les casernes, les camps, et dans tous les lieux où séjournent un grand nombre d'hommes. Que peu de sujets peuvent se flatter de n'en avoir pas été atteints dans le cours de leur vie! Ses causes sont tellement nombreuses, que l'on ne doit point s'étonner si je la dis aussi commune : d'ailleurs l'expérience le prouve assez, et des faits innombrables étayent solidement mon assertion ; en effet, un air impur respiré, l'usage d'alimens indigestes, une affection morale, suffisent ordinairement pour la déterminer.

Elle se présente le plus souvent sous un caractère bénin; mais d'autres fois, suivant les causes déterminantes, le climat, la nature du sujet, elle est le prélude d'une autre maladie beaucoup plus grave, telle qu'une fièvre méningogastrique continue ou intermittente, et quelquefois de la fièvre adynamique, ou bien de celle désignée et traitée par M. *Petit* sous la dénomination de *fièvre entéro-*

mésentérique ; mais le plus fréquemment l'on prévient ces maladies lorsqu'on traite méthodiquement la première.

Que de maux ne préviendraient pas les médecins, en général, s'ils traitaient convenablement cette maladie! Mais, par malheur, il s'en trouve beaucoup, nommément chez la nation espagnole, qui la négligent tout-à-fait, ou bien qui, par un traitement contraire à celle qu'elle exige réellement, ne font que l'aggraver; tel est, par exemple, cet usage suivi par les médecins espagnols, de surcharger de chocolat l'estomac de leurs malades. Quels funestes accidens ne doivent pas résulter de cette pratique routinière, absurde, et dépourvue de toute idée médicale! Loin de se rapprocher du but nécessaire, qui est irrévocablement de provoquer l'estomac au vomissement, ils ne font que le surcharger. Et ce qui est pis encore, c'est que je les ai vus combattre par les anti-émétiques les efforts que faisaient certains malades pour opérer quelques vomissemens; d'autres, moins fautifs peut-être, mais également blâmables, faisaient pratiquer plusieurs saignées après la préhension de certains alimens, et sans aucune considération pour le tempérament, l'âge, ni le sexe. Pendant six ans consécutifs que j'ai demeuré dans cette péninsule, j'ai eu souvent l'occasion d'observer leur manière d'agir en pareille occurrence. Aussi, quels étaient les résultats de ces pratiques répréhensibles? Les malades tombaient dans un état de langueur, d'apathie et de dépérissement, que l'usage du quinquina administré au hasard dissipait quelquefois.

A dire le vrai, les médecins de cette nation ont une horreur insurmontable pour les émétiques : je ne sais ce qui peut les rendre pusillanimes à ce point. C'est sans doute par l'idée qu'ils ont des maladies : ils les rapportent toutes à des échauffemens. Leur aversion pour la médication vomitive est telle, que, dans les cas d'apoplexie, de blessures à la tête, d'embarras gastrique, ils n'en font jamais usage; et dans plusieurs de ces cas, l'on sait les heureux effets que l'on en retire. Je vais rapporter un exemple qui prouvera jusqu'à l'évidence la réalité de ma proposition.

Un homme d'Alcira, près de Valence en Espagne, âgé de trente ans, d'un tempérament bilieux, et très-souvent affecté de fièvres intermittentes méningogastriques, fait une chute sur la tête. Au bout de trois jours, il éprouve de légères céphalalgies, un sentiment de malaise général, et particulièrement au centre du scrobicule gastrique. A ces symptômes, que je reconnus appartenir à l'embarras stomacal sympathique, j'ordonnai pour le jour même l'usage d'une boisson faite avec le chiendent, l'orge et la réglisse; et pour le jour suivant, deux grains de tartrate antimonié de potasse dissous dans six onces d'eau tiède. A ce mot, un médecin qui se trouvait là, le malade et tous les assistans, se récrièrent contre ma prescription, qui ne fut point mise en usage. Ce médecin, d'un avis contraire, et plus conforme aux vues du malade et des personnes qui l'environnaient, conseilla d'ouvrir la salvatelle droite plusieurs fois dans la journée, et de prendre quelques potées d'eau glacée. Au bout de deux jours cet homme, loin d'aller mieux, se trouva beaucoup plus mal. Les mêmes symptômes existaient; mais l'oppression des forces et le dégoût pour les alimens étaient augmentés. Je fus appelé de nouveau : je persistai dans ma prescription, à laquelle je ne fis subir qu'un changement peu notable. Cette fois l'on goûta mon avis, néanmoins avec quelque doute. Je fis donc prendre un grain de tartrate antimonié de potasse et douze grains d'ipécacuanha, ce qui procura au malade cinq à six vomissemens et plusieurs déjections alvines.... Après lui avoir fait prendre successivement un bouillon coupé, un bouillon dont je fis enlever la partie adipeuse, et long-temps après, une légère soupe, il éprouva un mieux marqué le soir. Tous les symptômes avaient presque disparu. Je ménageai son estomac pendant quelques jours, dans l'intervalle desquels je lui fis prendre quelques gros de sulfate de soude. Enfin, après lui avoir administré quelques analeptiques, il fut entièrement guéri au bout de huit jours.

Je pourrais citer beaucoup d'autres observations semblables ou analogues ; mais ces digressions m'entraîneraient trop loin, et je m'écarterais conséquemment du but que je me suis proposé dans cet opuscule. Je vais néanmoins me permettre quelques remarques sur les praticiens qui craignent d'administrer les émétiques dans les affections saburrales gastriques.

Pourquoi contrarier à ce point le vœu de la nature ? S'ils étaient bons observateurs, ne verraient-ils pas que le chien, le chat, etc., quand ils sont atteints de cette maladie, choisissent, parmi les plantes nombreuses qui peuplent nos champs et nos bois, celles que leur instinct ou leur perspicacité, si je puis me servir de cette expression, leur dit être capables de provoquer un vomissement ? C'est ce qu'ils font ; après avoir trouvé par leurs sens explorateurs le végétal qui leur convient, ils s'en saisissent, le mâchent, et bientôt par les phénomènes de la déglutition, il parvient dans le ventricule, où sa présence ne tarde pas à susciter plusieurs vomissemens successifs, qui sont suivis d'une guérison radicale ; ce que l'on reconnaît par l'appétence et par la gaîté de l'animal.

L'on trouvera peut-être cette citation puérile ; mais du simple on vient au composé. Elle me sert à tirer l'induction suivante : si donc la plupart de nos animaux domestiques emploient avec succès ces moyens pour se soulager, cela ne nous indique-t-il pas que nous devons recourir, pour l'homme, à des médicamens dont l'action soit semblable ? Puisqu'il y a identité dans la maladie, il doit y avoir identité dans les moyens curatifs. Ma proposition est, je crois, irréfragable : les faits viennent à l'appui de mon assertion.

D'après une longue et mûre observation de cette maladie, je crois devoir en former quatre variétés bien distinctes les unes des autres, dont je donnerai plus bas les caractères propres à chacune d'elles. Je vais préalablement dire un mot graphique sur l'estomac et sur les sympathies de cet organe.

Dissertation sur l'Embarras gastrique, considéré dans toutes ses variétés.

Je ne sais si je m'abuse ; mais je crois que l'on ne trouvera pas étrange que je donne ici une succincte description de l'organe qui est spécialement affecté dans la maladie que je traite. C'est par des faits que nous acquérons la connaissance des phénomènes, et d'autres faits nous en démontrent les causes : c'est une vérité qui doit être appliquée sans aucune restriction à la médecine. En effet, comment peut-on agir avec sécurité, si l'on n'a pas une idée exacte de la partie lésée ? Cela est impossible ; la cure des maladies est particulièrement fondée sur la connaissance anatomique des organes.

Description de l'estomac.

L'estomac est l'organe principal de la digestion, ou du moins c'est le laboratoire de cette fonction ; il reçoit tous les alimens, et leur fait subir un changement notable, en les convertissant en chyme. Il occupe la région épigastrique ; il est au-dessous du diaphragme, et entre le foie et la rate ; il est d'une forme conoïde, recourbé sur lui-même. Plusieurs tissus entrent dans sa structure ; une membrane muqueuse ou veloutée tapisse son intérieur ; trois plans de fibres musculaires, placés en sens contraire, sont appliqués sur elle et constituent la seconde membrane ; enfin il en existe une troisième qui est essentiellement séreuse, qui revêt l'extérieur de ce ventricule. De plus, l'estomac reçoit un grand nombre de nerfs, de vaisseaux de tous genres. On y distingue deux orifices, l'un supérieur, œsophagien, stomo-gastrique, ou cardia ; l'autre, inférieur, intestinal, ou pylore.

Sympathies de l'estomac, considéré dans son état d'affection d'Embarras gastrique.

Il paraît, comme le remarque *Bichat*, que c'est spécialement dans la muqueuse de l'estomac que se trouve le siége des sympa-

thies de cet organe. Sa surface séreuse y est étrangère, puisqu'elle est de même nature que dans tout le reste du péritoine. La deuxième membrane est charnue ; elle paraît être la même que celle de tout le tube intestinal.

A quoi doit-on attribuer tous ces symptômes de dégoût pour les alimens, de sentiment de malaise général, d'enduit blanchâtre ou jaunâtre de la langue, et surtout de cette douleur susorbitaire que *Stool* désigne sous le nom de *douleur bilieuse*, qui accompagne constamment un embarras gastrique bien caractérisé ? Il est bien probable, et même certain que cette série de phénomènes a lieu d'abord par voie de continuité ou d'identité dans les membranes, et ensuite par l'intermède de l'action des nerfs. Ainsi :

1.° L'anorexie est occasionnée par l'indisposition de la membrane veloutée, qui, dans cet état, n'est plus apte à remplir ses fonctions.

2.° La douleur à l'épigastre est l'effet de l'affection du ventricule.

3.° La langue blanchâtre, ou nuancée d'un jaune assez foncé, est indubitablement le résultat de la situation de la membrane muqueuse de l'estomac. En voici le corollaire : la langue étant recouverte d'une membrane de même nature, elle s'affecte sympathiquement, en vertu de la continuité qui existe entre elles.

4.° La douleur susorbitaire, inséparable d'un embarras gastrique bien déterminé, n'est que l'effet sympathique de l'affection des nerfs. Il est bien probable que les nerfs de la huitième paire y influent pour beaucoup.

Les sympathies qui s'observent entre l'estomac et les yeux, et *vice versâ*, sont hors de doute. Celles qui existent entre lui et la surface du corps sont aussi incontestables. C'est par ces rapports intimes, et presque inconnus, qu'un embarras gastrique détermine une affection aux organes visuels, l'apparition d'un exanthême ; de même que les maladies des yeux, de la peau, les larges blessures, la vue d'objets qui répugnent, impriment un état maladif à l'estomac.

L'on sait parfaitement que ces rapports mutuels existent constamment; mais comment cela se passe-t-il? C'est ce qu'il est difficile de déterminer péremptoirement. Dans ces cas, il faut donc que le praticien arrête ses conjectures lorsque l'impénétrable nature lui dérobe des ressorts, et qu'il observe les effets sans en rechercher les causes. Cependant je présume que ces faits précités ont lieu par l'intermède des nerfs vagues, et, comme l'observe *Cullen*, par une connexion du système nerveux. Une preuve, dit-il, de cette connexion, c'est que l'eau froide introduite dans l'estomac produit une augmentation de la chaleur sur la surface du corps, et que très-souvent c'est un moyen convenable et efficace pour déterminer la sueur.

Il résulte de tout ce que je viens d'énoncer, 1.° que les symptômes d'anorexie, de nausées, de langue blanchâtre, de douleurs à l'épigastre, ne sont que des phénomènes locaux occasionnés par la continuité de la membrane muqueuse de l'estomac, qui se trouve affectée; 2.° que les lassitudes spontanées, les symptômes de malaise général, d'anxiété, d'ophthalmie, d'érysipèle, d'éruptions exanthématiques, de fièvres concomitantes plus ou moins intenses, etc., sont des phénomènes généraux déterminés par le rapport du système nerveux avec les autres tissus ambians.

Division de l'Embarras gastrique en quatre variétés.

Je crois devoir former quatre variétés dans l'embarras gastrique. Les caractères propres à chacune d'elles, dont je vais faire mention, ne laisseront aucun doute sur la justesse de cette classification, qui, au premier coup-d'œil, paraîtra beaucoup trop multipliée; mais bientôt, en la considérant de plus près, l'on s'apercevra que ces nuances existent réellement, et qu'elles sont bien distinctes les unes des autres. La nécessité d'établir cette division est d'autant plus grande, que le traitement de chacune d'elles n'est pas toujours le même.

Première variété. La première variété est un embarras gastrique essentiellement glaireux. Il est le produit d'une légère augmentation d'activité des follicules ou cryptes muqueux de la membrane interne de l'estomac, résultant d'une irritation dirigée sur sa surface libre ; activité qui détermine la sécrétion d'une plus grande quantité de fluide muqueux , moins visqueux et plus limpide que dans l'état de santé, dont la présence dans l'estomac produit des anxiétés, des cardialgies, jusqu'à ce qu'il soit rejeté par voie de vomissement, ou bien qu'il soit précipité dans le tube intestinal.

Deuxième variété. La deuxième variété est une affection propre de la membrane muqueuse de l'estomac, dont il résulte, 1.° l'élimination d'un fluide muqueux dépravé; 2.° l'abord dans ce ventricule d'une quantité plus ou moins considérable de bile, suivant l'intensité de l'irritation, qui, se propageant quelquefois plus au loin, produit cet enduit blanchâtre de la langue, en changeant le mode de sécrétion. Elle est toujours accompagnée de phénomènes locaux, de douleurs à l'épigastre, d'enduit blanchâtre de la langue, d'anorexie, et d'un léger mal de tête sans mouvement fébrile.

Troisième variété. Celle-ci a, comme la précédente, son siége dans la membrane veloutée; mais tout le système général paraît être affecté, sans doute par la connexion des nerfs. De là naissent des phénomènes généraux de lassitude, de malaise, de cardialgie, d'abattement; d'un sentiment de pesanteur et de douleur dans tous les membres, mais particulièrement à la région épigastrique ; d'une forte douleur susorbitaire, qui embrasse dans certains cas toute la périphérie de la tête; quelquefois l'apparition d'un exanthême, une ophthalmie, etc., et surtout d'une fièvre concomitante plus ou moins intense, qui la qualifient spécialement.

Quatrième variété. Elle constitue le choléra-morbus ou trousse-galant. Elle est pareillement une maladie de la membrane mu-

queuse de l'estomac, mais dont l'irritation est plus vive, et se propage au-delà de cet organe et dans les intestins, ce qui occasionne un afflux considérable de fluides dans les parois du ventricule et ses prolongemens ; l'arrivée, dans ces mêmes parties, d'une bile brune, noirâtre, et quelquefois mêlée de sang en abondance. Tous ces fluides occasionnent une surcharge incommode sur l'estomac et les intestins, qui s'en débarrassent en vertu de leurs fibres motrices qui opèrent des mouvemens en tous sens. De là naissent ces déjections et ces vomissemens presque continuels qui affaiblissent étonnamment les malades qui en sont attaqués.

PREMIÈRE VARIÉTÉ.

Embarras gastrique glaireux.

On ne peut nier l'existence de cette affection de l'estomac. Elle n'est, comme je l'ai dit ci-dessus, que le résultat d'un affaiblissement des glandes et des vaisseaux blancs de cet organe, qui, dans cet état, étant atteints par un stimulus quelconque, sécrètent un fluide muqueux, mal élaboré, connu généralement sous le nom de *glaires* ou de *pituite.*

Il est évident que, si les organes sécrétoires ont perdu de leur ressort, il doit en résulter un changement dans la nature du fluide sécrété ; puisqu'il est toujours vrai que toute affection d'un organe sécréteur imprime un caractère différent à l'humeur excrétée, ce qui constitue une sécrétion accidentelle.

La présence de ce fluide dans le ventricule gastrique, soit par sa propre pesanteur spécifique, soit par sa propriété irritante : quel qu'en soit le phénomène, toujours est-il bien avéré qu'il produit, chez l'individu qui en est affecté un sentiment de malaise, d'anxiété extrême, jusqu'à ce qu'il soit vomi, ou qu'il soit précipité dans le tube intestinal, où il ne produit plus alors qu'un sentiment de gêne peu sensible.

Il est hors de doute que, si l'on ne remonte pas à la cause primitive de ce fluide, il continuera à être sécrété en abondance; son accumulation dans l'estomac produira de nouveau les accidens précités, et finira à la longue par diminuer l'énergie de ce ventricule. Il ne s'agit donc pas de l'évacuer seulement, mais encore de prévenir sa formation; et l'on parvient à ce double but en employant quelques toniques, dont je ferai mention dans son traitement.

Cette maladie se fait observer fréquemment dans les armées. Le soldat, étant alternativement dans la disette et l'abondance, et se trouvant quelquefois contraint de se substanter de mauvais alimens, a bien vite l'estomac affaibli. Dès-lors cet organe devient fort enclin à ce genre d'affection, surtout s'il vient à recevoir des viandes salées, des fruits et d'autres crudités. C'est là que j'ai eu l'occasion d'en recueillir plusieurs exemples : j'en citerai deux seulement.

I.re OBSERVATION.

Quelque temps après que la glorieuse armée du maréchal Suchet eut pénétré dans la capitale du royaume de Valence, en Espagne, le cent-quatorzième régiment, auquel j'étais alors attaché, forma en partie la garnison de cette ville. Il existait dans les magasins quelques centaines de tonneaux de viandes salées. La viande fraîche étant venue à manquer, on donna celle-ci en rations. Quelques jours après, en faisant ma visite au quartier, je trouvai plusieurs soldats qui se plaignaient d'éprouver un malaise général, d'avoir en dégoût les alimens dont ils faisaient usage, et surtout de rendre de temps en temps une certaine quantité de fluide semblable à de l'eau, mais plus visqueux. Je leur pris le pouls, et je les trouvai sans fièvre. A plusieurs heures de la journée, je les vis dans le même état, à cette différence près, que, lorsqu'ils avaient rendu par éjections ces matières glaireuses, ils se trouvaient beaucoup soulagés, et même pour quelques heures, jusqu'à ce qu'il s'en fut accumulé une nouvelle quantité dans l'estomac.

D'après l'inspection de ces symptômes, je présumai bien que cette affection provenait essentiellement de la nature des alimens dont ils faisaient usage depuis quelques jours. Je dois ajouter ici que l'on ne donnait point de vin en ration, et que le soldat ne buvait que de l'eau, ce que je considérai comme une cause efficiente. Je conseillai donc à mes malades de ne manger que peu ou point de cette viande salée, qu'ils avaient déjà en aversion; puis je leur administrai trois gros de sulfate de soude dissout dans un véhicule de chicorée sauvage en décoction. Les jours suivans, je leur fis prendre à plusieurs heures de la journée, à la dose de deux onces, d'un vin dans lequel je mis en infusion de la camomille romaine, de l'écorce de gingembre et de l'absinthe. Au bout d'une semaine de traitement, ils se trouvèrent totalement rétablis. A cette même époque, le soldat fut payé, et put se procurer du vin. Peu de jours après, il reçut de la viande fraîche, ce qui ne contribua pas peu à son rétablissement. Ce changement de nourriture ramena à l'état de santé parfait ceux qui étaient déjà disposés à être atteints de cette maladie.

IIe OBSERVATION.

Dans le mois de juin de l'année 1813, mon régiment et cinq à six autres, sortant de Valence, vinrent débloquer Tarragone, qui était assiégé par les Anglais, nous passâmes à Tortose, puis nous nous portâmes rapidement sur le Perillo, et de là au col de Balaguer, passage très-fortifié sur le bord de la mer : il était en notre possession; mais depuis quelques heures l'ennemi l'avait en son pouvoir. Ne pouvant passer outre, nous fûmes contraints de rester trois jours dans les environs de cette place, où nous ne trouvâmes aucune source d'eau. Il faisait une chaleur accablante, et je crois que, si nous y fussions restés un jour de plus, une partie de l'armée eut succombé de polydipsie. Cependant, dans une contre-marche que nous fîmes pour gagner les montagnes, nous trouvâmes une marre d'eau croupie. Fort con-

tens de cette découverte, nous en bûmes à l'envi ; mais cette cruelle boisson que nous venions de prendre avec tant de plaisir ne tarda pas à nous incommoder grièvement. Une partie de ceux qui en avaient bu (j'étais de ce nombre) se trouvèrent atteints d'un malaise général, d'une anxiété extrême, et d'un sentiment de gêne à la région épigastrique, accidens qui disparaissaient par l'éjection d'un fluide glaireux abondant, et qui reparaissaient cinq à six fois fois dans la journée, lorsque l'estomac en était surchargé. Cet état dura trois jours, tant cette boisson avait stimulé les follicules muqueux de l'estomac. Au bout de ce temps, nous reçûmes un convoi de vin, et la quantité que nous en prîmes fut un puissant médicament. Je conseillai à quelques personnes d'y mettre infuser quelques aromates qui croissaient abondamment dans les lieux où nous étions campés. Ce simple traitement eut tout le succès auquel je m'étais attendu. Quelques soldats imprudens, ayant mangé des fruits qui n'étaient point en maturité, furent encore incommodés quelques jours : il est à croire que ces crudités, par leur action stimulante, réveillèrent de nouveau l'action des follicules muqueux de l'estomac.

Proégumènes, ou *causes prédisposantes.*

Les personnes faibles, chlorotiques, d'un tempérament phlegmatique, y sont très-sujettes ; l'habitation continuée dans un lieu bas et humide, les saisons pluvieuses, sont autant de causes prédisposantes. Je ne dois pas omettre les passions tristes qui affaiblissent étonnamment toute l'économie animale, et particulièrement les voies digestives. C'est ainsi que l'a observé *Lieutaud*, en disant que l'esprit animal influe pour beaucoup sur la digestion des alimens et la chylification.

Des causes efficientes.

Les causes efficientes peuvent se réduire à une nourriture salée, de l'usage des viandes et des poissons saumonés, des fruits pris en

quantité, surtout avant leur parfaite maturité, et généralement de tous les alimens crus. L'usage de l'eau, quand on est habitué aux boissons alcoholiques, une boisson d'une mauvaise nature, telle qu'une eau croupie, fangeuse, prise quand on a chaud et que l'estomac est dans un état de vacuité; une nourriture succulente lorsqu'on a demeuré long-temps dans une disette absolue d'alimens; une mauvaise digestion; un emportement de colère; des excès dans le vin, les liqueurs, etc.

Symptômes et marche de la maladie.

Presque toujours les individus qui en sont atteints n'ont aucun mouvement fébrile. Toutes les fonctions, excepté celle de la digestion, se font assez bien; l'action des glandes salivaires paraît considérablement augmentée; ils éprouvent un sentiment de malaise général qui augmente dans le moment que l'estomac se contracte pour expulser au-dehors toutes les matières glaireuses qui le surchargent; mouvement antipéristaltique qui a lieu plusieurs fois dans la journée, le plus ordinairement à la suite de la préhension d'un aliment : l'éjection est beaucoup plus abondante le matin que le soir.

Prognostic.

Il est toujours heureux, losqu'on éloigne les causes déterminantes, et que l'on fait usage d'une nourriture concentrée et tonique; mais si, au lieu de les écarter, on les laisse exercer leurs ravages, elles finissent toujours par rendre l'estomac très-irritable et impropre à la digestion.

Traitement.

Après avoir mis à l'écart les causes qui ont donné naissance à ce genre d'affection de l'estomac, j'ai toujours retiré de grands avantages de l'emploi d'un vin amer, préparé avec des sommites d'ab-

sinthe, de la camomille romaine, et de l'écorce de gingembre, dont je fais une forte infusion. Je le donne deux à trois fois dans la journée, à la dose de deux onces.

Quoique j'aie retiré de bons effets de l'administration de ce vin, je suis bien loin de le considérer comme seul capable de remédier à cette légère maladie ; car je crois fortement que les médicamens qui y sont mis en infusion peuvent être remplacés avec la même efficacité par les racines de colombo, de Jean de Lopez, de gentiane, le bois de *quasia amara*, les écorces de cannelle, de Winter, des sommités de petite centaurée, etc., etc., puisque ce sont, comme l'a dit M. *Alibert*, des médicamens qui agissent sur la tonicité ou la contractilité fibrillaire de l'estomac et des intestins.

Chez certains sujets qui étaient fort robustes, et qui éprouvaient une légère oppression des forces, je l'ai quelquefois fait précéder de l'émétique en lavage, à la dose d'un grain et demi dans une pinte de véhicule approprié. Chez d'autres individus qui n'éprouvaient aucun changement dans les forces physiques, mais qui avaient l'abdomen un peu sensible et embarrassé, j'ai donné avantageusement deux à trois gros de sulfate de soude dans une limonade. Le plus grand nombre de fois, j'ai administré ce vin préparé, sans l'avoir fait précéder d'aucun autre médicament. Au bout de cinq à six jours de l'usage de cette boisson tonique, je fais prendre à plusieurs reprises environ un gros (selon le sujet) de rhubarbe en poudre dans une cuillerée de soupe.

Au rapport de M. *Alibert*, « quelquefois, dit *Barthez*, dans l'état « languissant de l'estomac qui y cause des douleurs, et y produit « des glaires, rien n'est plus approprié alors qu'un remède « dont *Small* a éprouvé les bons effets sur lui-même, qui est l'in- « fusion de racine de gingembre dans l'eau bouillante, continuée « au point que cette eau en ait l'odeur assez forte. »

Il m'est arrivé bien des fois de faire usage d'une infusion de sassafras dans du vin d'Espagne, et d'en retirer de bons effets.

Au reste, cette maladie cède toujours à l'usage d'un tonique ad-

ministré avec art, puisque sans cela on n'obtient aucun succès en médecine ; et, comme le font observer messieurs les inspecteurs généraux du service de santé, dans leur formulaire de 1812 , les « médicamens les plus efficaces, disent-ils, ne sont absolument rien « sans la méthode de les appliquer, et le génie, dans beaucoup de « circonstances, doit suppléer à tout. »

DEUXIÈME VARIÉTÉ.

Embarras gastrique fugace.

La différence qui existe entre cette maladie et la précédente est assez frappante pour ne pas les confondre. Dans l'autre, son siége est irréfragablement dans les cryptes ou follicules muqueux de l'estomac, dont l'action est augmentée par un agent stimulant; dans celle-ci, au contraire, elle paraît avoir son siége dans la membrane muqueuse elle-même : ce qui me le persuade, c'est que, dans celle-ci, la langue est couverte d'un enduit blanchâtre, jaunâtre quelquefois. Il est bien constaté, d'après *Bichat*, que la membrane qui revêt cet organe est d'une même nature que celle de l'intérieur de l'estomac ; or, s'affectant par voie de continuité, elle décèle bien positivement que celle du ventricule gastrique est dans un état maladif. Toutes les fois qu'il y a un embarras gastrique dans la muqueuse de l'estomac, dit *Bichat*, la langue s'affecte sympathiquement, les glandes situées dans cette surface augmentent leur action, et de là cet enduit blanchâtre et muqueux qui détermine ce qu'on appelle vulgairement *langue chargée*, qui offre un véritable catarrhe sympathique.

C'est ce qui n'a point lieu dans l'embarras gastrique glaireux, car la langue conserve toujours son état naturel : du moins, je ne me souviens pas de l'avoir observé autrement.

La deuxième variété de l'embarras gastrique que je traite ici se réduit à une simple altération des propriétés vitales de la mem-

brane muqueuse de l'estomac ; altération qui se propage quelquefois dans la continuation de ce tissu, et n'est jamais accompagnée que *de phénomènes locaux* ; aussi s'évanouit-elle le plus ordinairement sans que l'on fasse usage de médicamens. Il en est tout différemment pour la variété subséquente ; elle mérite les plus grandes attentions de la part du médecin ; ce qu'a fort bien observé l'illustre professeur *Pinel*, lorsqu'il dit que les affections gastriques s'offrent avec deux variétés principales très-marquées, dont l'une semble former un état équivoque de santé, en ne produisant qu'une légère lésion des fonctions ; que l'autre porte tous les caractères d'une vraie maladie, et qui, dans certains cas, peut devenir très-dangereuse.

La variété qui fait l'objet de cette section n'est point du tout équivoque ; tout le monde sait que cette maladie est la plus commune qui existe ; il ne se passe pas de semaine sans qu'un médecin exercé ne l'ait observée plusieurs fois. Chaque jour, en faisant ma visite à la caserne, j'en ai trouvé maints exemples : je me bornerai à en citer deux seulement.

I.re OBSERVATION.

Le nommé Blanchard, soldat au soixante-dixième régiment, est atteint, à la suite d'une débauche de la veille, d'un léger mal de tête, d'un sentiment de gêne à la région épigastrique, avec anorexie. Je donne une exemption de service ; je prescris la diète et l'usage d'une boisson acidulée. Le malade est entièrement rétabli le surlendemain.

II.e OBSERVATION.

Le nommé Philippe, caporal au soixante-dixième régiment, après une marche forcée, mange avidement quelques alimens indigestes. Le jour suivant il éprouve un malaise, sans mouvement fébrile ; sa langue est chargée d'un léger enduit jaunâtre ; une dou-

leur susorbitaire peu sensible se fait sentir; il a du dégoût pour les alimens. J'ordonnai la diète et l'usage d'une tisane faite avec le chiendent, l'orge et la réglisse, dans laquelle je jetai deux gros de sel de *Glauber*. Vingt-quatre heures après, il fut bien dispos.

Proégumènes, ou *causes prédisposantes.*

Un tempérament bilieux; un état de débilité; l'âge adulte; une température chaude et sèche; les travaux long-temps continués; l'habitation dans des prisons, les vaisseaux, les lieux maréca-geux, etc.

Causes efficientes.

Un exercice immodéré, un excès de table, un emportement de colère, surtout après des écarts dans le régime; l'usage d'alimens indigestes; une nouvelle désagréable, etc.

Signes et symptômes.

Les individus qui en sont atteints éprouvent un sentiment de malaise peu sensible, plus spécialement dans la région épigastrique; la langue est recouverte d'un enduit tirant sur le jaune; ils ressentent une légère douleur susorbitaire plus ou moins gravative. Cet état ne les empêche pas de vaquer à leurs affaires.

Prognostic.

Au bout de deux à trois jours au plus, cette indisposition est entièrement dissipée, et ne laisse aucune trace de malaise, surtout quand on y apporte quelque remède.

Traitement.

Quoique cette maladie n'exige le plus souvent que quelques indications hygiéniques, il est cependant des cas où l'on doit

faire usage d'une tisane délayante, dans laquelle on fait dissoudre quelques gros de sels minoratifs, tels que les sulfates de soude, de magnésie, etc. Lorsque l'embarras gastrique résiste à ce moyen, l'on administre un ou deux grains de tartrate antimonié de potasse : ce moyen est infaillible; je l'ai toujours vu couronné de succès.

TROISIÈME VARIÉTÉ.

Embarras gastrique bilieux.

L'ordre que j'ai établi dans les différentes variétés de l'embarras gastrique me conduit enfin à celle-ci. Jusque-là, celles que j'ai traitées ne méritent que peu ou point l'attention du médecin, puisque ces indispositions disparaissent presque toujours par l'éloignement des causes déterminantes : constamment locales et toujours suivies de phénomènes locaux, elles ne portent jamais un trouble général dans l'économie animale. Dans la variété que je vais décrire, au contraire, elle semble porter atteinte à tous les organes indistinctement, en simulant un nombre infini d'affections sympathiques différentes les unes des autres. C'est ainsi que sa présence détermine quelquefois une fièvre concomitante plus ou moins intense, des éruptions, des phlogoses dans les parties éloignées, etc. Il me paraît bien démontré par les observations de plusieurs médecins, dit *Stoll*, et par les miennes également, que l'origine des efflorescences est presque toujours due à la saburre des premières voies.

Singulièrement permutable, cette variété se présente sous plusieurs aspects divers. C'est ainsi que j'ai vu un soldat atteint d'une ophthalmie assez intense, qui en fut totalement débarrassé par l'administration d'un émétique. Quelquefois elle atteint les poumons, et y détermine un catarrhe sympathique, tel que j'ai eu l'occasion d'en recueillir un exemple sur un officier, dont voici l'observation. Se sentant indisposé, il me fit appeler : l'existence de plu-

sieurs signes indiquant un embarras gastrique bilieux s'étant déclarés, je voulus faire vomir de suite; mais une contre-indication me fit différer jusqu'au jour suivant. Je bornai ma prescription de ce jour-là à l'usage d'une boisson délayante et à une diète absolue. Le moment fixé pour prendre l'émétique arriva : je trouvai mon malade en proie à une toux qui ne lui donnait aucun moment de repos. Présumant bien que l'irritation de la membrane veloutée de l'estomac s'était irradiée jusque dans la muqueuse des poumons, je n'hésitai pas à lui administrer l'émétique. Six heures après, il ne toussait plus et respirait librement. Quelques potions pectorales anodines suffirent pour faire évanouir le peu de dyspnée qui restait encore. C'est ainsi que disparut cette maladie, qui se présenta sous la forme d'un catarrhe pulmonaire idiopathique; mais comme il n'était que sympathique, je jugeai convenable d'aller à sa source, qui était irréfragablement dans la muqueuse de l'estomac. Ce fait nous indique bien clairement qu'il ne faut point s'attacher à combattre tour à tour les accidens symptomatiques qui se présentent; mais qu'il faut, autant que possible, porter directement ses médications sur l'organe affecté, ou du moins les diriger vers ce but.

D'autres fois cet embarras gastrique bilieux produit des exanthêmes. C'est ainsi qu'un érysipèle tient souvent à l'existence de cette maladie ; aussi la voit-on souvent disparaître par un émétique administré convenablement.

Enfin cette affection de l'estomac peut s'offrir sous beaucoup d'autres formes, ainsi que l'a énoncé le célèbre *Stoll*, lorsqu'il dit que l'embarras gastrique bilieux peut simuler une foule de maladies qui disparaissent après l'effet d'un émétique.

D'après ce que je viens de dire, cette troisième variété a donc pour caractères principaux d'être constamment accompagnée de phénomènes généraux, et de produire, dans certains cas, plusieurs affections sympathiques dans les différens tissus qui entrent dans l'économie animale, particulièrement sur la peau : le tissu muqueux et le système nerveux n'en sont point exempts. C'est ainsi que

M. *Fouquet*, médecin de la Charité, a fait disparaître des accès d'épilepsie par l'administration d'un émétique.

Cette maladie reconnaît pour cause, non pas comme l'ont pensé certains auteurs qui, par une grande erreur, ont pris l'effet pour la cause, en croyant qu'elle était due à un orgasme de la bile dans l'estomac, ou à une dégénérescence de ce fluide sur cet organe; mais elle tient essentiellement à une affection propre de la membrane veloutée, dont l'irritation primitive (occasionnée par une cause quelconque) détermine secondairement l'abord, et bientôt un un amas de fluide pichrocole dans le ventricule gastrique. C'est ce phénomène qui m'a engagé de qualifier cette variété par la dénomination d'*embarras gastrique bilieux*.

J'étaie mon opinion sur la cause primitive de cette maladie sur celle de l'auteur de la Nosographie philosophique. « Il faut conclure, dit cet illustre professeur, que la bile ne joue qu'un rôle secondaire dans les affections gastriques, et que tout porte à remonter à l'affection primitive des solides, comme mobile primitif des sécrétions, et soumis directement à l'influence des nerfs; alors les altérations sont bien plutôt les effets que les causes des maladies..... C'est ainsi, dit-il plus bas, qu'on conçoit l'embarras gastrique comme formé par l'altération de la sensibilité organique de l'estomac et des autres viscères gastriques; d'où il résulte une augmentation et une altération de ce produit des sécrétions dont ces mêmes viscères sont le siége. L'embarras gastrique, une fois formé, agit d'abord comme un stimulus incommode sur les membranes de l'estomac et du duodénum, et détermine divers phénomènes, les uns locaux et circonscrits, les autres symptomatiques, si la nature ou l'art ne parviennent à l'évacuer.

On ne doit donc plus douter que l'embarras gastrique bilieux n'ait son siége sur la muqueuse de l'estomac, et qu'il ne tient qu'à une altération des propriétés vitales de cette partie. Il arrive souvent que cette affection se propage dans le tube intestinal, et y occasionne des diarrhées, des dysenteries, surtout lorsque l'estomac n'a pas vomi.

Je vais actuellement rapporter deux observations que j'ai recueillies à l'armée, et qui me paraissent relatives à cette variété. En médecine, les faits sont intéressans et préférables à tous les raisonnemens pompeux et systématiques d'un orateur médecin : *De factis enim, non de verbis agitur.* Pour bien opérer, il faut observer la marche de la nature, et ne s'en référer qu'aux faits, puisqu'eux seuls sont précieux.

I.re OBSERVATION.

Il y a environ six ans et demi que j'arrivai à Madrid avec le régiment dont je faisais partie, le deuxième provisoire de ligne. Nos soldats n'ayant pu être casernés, ils furent placés dans le couvent de San Francisco. Harassés de fatigue par la marche qu'ils venaient de faire, obligés de se coucher sur le carreau dans de vastes corridors; joint à cela le changement de nourriture, et de climat, etc., ce furent autant de causes puissantes qui déterminèrent chez ces jeunes, mais courageux Français, une affection qui avait son siége dans les organes des premières voies. Dans le grand nombre que nous envoyâmes à l'hôpital, plusieurs furent attaqués de fièvre adynamique (1), et quelques-uns y succombèrent. Nous prévînmes ces suites fâcheuses en rassemblant dans un appartement aéré ceux qui étaient dans un état équivoque de santé, ou bien qui avaient une affection gastrique bien déterminée; car c'était là la maladie dont ils étaient le plus généralement attaqués. Nous les exemptions d'abord de tout service; nous leur donnions, le premier jour de leur entrée dans cette am-

(1) Ce fait concorde très-bien avec ce qu'a dit Tissot, qui a observé que, lorsqu'on néglige d'administrer les émétiques à propos, on décide le développement de la fièvre adynamique.

bulance régimentaire, une tisane de chiendent, d'orge et de réglisse ; le lendemain, un émétique. Deux à trois jours après, ils se trouvaient bien dispos, et pouvaient remplir leurs devoirs. Par ce traitement simple, mais bien combiné, nous obtînmes d'heureux résultats, puisque plusieurs centaines de soldats y recouvrèrent leur santé. Si, au lieu de former cette infirmerie, nous eussions envoyé ces malades dans les hôpitaux, plusieurs y auraient trouvé la mort; car, avant qu'ils y eussent été admis, qu'ils y eussent reçu des secours, la maladie eût eu le temps de s'exaspérer et de changer de caractère. De sorte que les mêmes médicamens, d'abord administrés avec efficacité, n'eussent produit que des effets infructueux, et même contraires, à la dernière époque de la maladie.

Les symptômes qui accompagnaient le plus communément cette affection que nous traitions, appartenaient, comme on va le voir, à un embarras stomacal que je rapporte à la variété bilieuse; les voici : douleur vive à l'épigastre, nausées et presque constamment vomissemens bilieux ; au défaut d'appétit se joignait une saveur amère de la langue, qui était recouverte d'un enduit jaunâtre; la douleur susorbitaire était très-vive; des lassitudes, un malaise général, se faisaient aussi vivement sentir; les malades étaient constamment atteints de mouvement fébrile; chez plusieurs, le mal de tête était si douloureux, qu'ils croyaient, disaient-ils, qu'on leur fendait la tête avec une hache. Presque constamment tous ces symptômes disparaissaient par l'administration de deux à trois grains de tartrate antimonié de potasse, et les malades se trouvaient radicalement guéris. Chez quelques-uns cependant, cette affection dégénéra en fièvre intermittente bilieuse, qui céda à l'usage des amers et de l'écorce du Pérou.

II.e OBSERVATION.

Dans l'année 1811, après le siége de Tortose, mon régiment fut envoyé à Teruel, dans le royaume d'Aragon, où il y séjourna quatre mois. Pendant ce laps de temps, nous eûmes à traiter un nombre considérable d'embarras gastrique bilieux, qui, lorsqu'ils n'étaient pris à temps, c'est-à dire, lorsque, l'embarras gastrique étant bien formé, nous n'administrions pas un émétique, il en résultait souvent des fièvres intermittentes méningo-gastriques, quelquefois des fièvres adynamiques. Le contraire avait lieu lorsque nous donnions des vomitifs dès le commencement : la maladie se dissipait alors comme par enchantement.

Proégumènes, ou *causes prédisposantes.*

L'état relâchant de l'atmosphère, sa chaleur long-temps prolongée, la nature du sol; les habitations basses, malsaines, peu élevées ; le séjour des villes fort peuplées, malpropres ; la fréquentation des grandes assemblées; le tempérament bilieux; la difficulté de l'excrétion cutanée appelée *transpiration;* la privation de l'exercice, surtout lorsqu'on est habitué d'en faire beaucoup ; l'abus d'alimens indigestes; les passions sédatives, ennui, chagrin, tristesse, et autres affections concentrées; les excès au moral comme au physique; la nourriture exclusivement tirée du régne animal, dont abuse souvent l'âge adulte. *Stoll* remarque avec raison que le manque de fruits et de végétaux frais concourent éminemment à la production de cette maladie de l'estomac.

Causes efficientes.

Parmi les causes occasionnelles, l'on peut citer particulièrement un exercice immodéré, un excès de table, la préhension d'alimens

indigestes; un accès de colère, le dépit de ne pouvoir se venger d'une injure; un violent chagrin; une nouvelle désagréable; une vive émotion de l'ame, surtout après le repas; un coup reçu sur la tête; l'exposition au soleil; un travail prolongé dans le cabinet, une forte contention d'esprit; le repos absolu après une vie active. Sur ce, voici un fait que j'ai eu l'occasion d'observer fréquemment à l'armée. Dans de longues et pénibles marches que faisait le régiment auquel j'étais attaché, nos soldats jouissaient pour la plupart d'une bonne santé, et nous n'avions en général, pendant toute la durée de l'expédition, que très-peu de malades; mais aussitôt que nous rentrions dans nos cantonnemens pour y jouir de quelque peu de repos, ces mêmes hommes, qui résistaient si bien à ces fatigues, tombaient alors fréquemment dans un état maladif d'embarras gastrique et autres.

Signes et symptômes.

Il est rare que l'on se méprenne sur les signes qui indiquent la présence d'un embarras gastrique bilieux, lorsqu'on a des notions exactes sur le tempérament physique du malade, et surtout lorsqu'on est suffisamment instruit du genre de vie qu'il a mené, et de son régime habituel. D'ailleurs l'existence de cette affection de l'estomac est assez démontrée par une céphalalgie propre à cet état, par la saveur vapide et amarescente de la bouche, par des rapports nidoreux et par une haleine repoussante; puis encore par une tension autour de la région épigastrique, par des anorexies, des nausées, et souvent même par des vomissemens spontanés avec pâleur de la face.

Prognostic.

Lorsqu'on met en vigueur cet aphorisme d'*Hippocrate*, dans lequel il dit « qu'il faut vider les premières voies lorsque l'humeur y est disposée, » l'on a rien à craindre de fâcheux dans le

plus grand nombre de cas ; mais si, au lieu d'administrer un vomitif dès le principe de la maladie, l'on pratique une saignée, ou que l'on donne un purgatif, ce qui est moins dangereux, la maladie change de caractère, et peut dégénérer en une autre affection beaucoup plus grave ; tandis que l'émétique donné à temps tue la maladie dès sa formation, pour me servir d'une expression de *Sydenham.*

Traitement.

Je ne m'étendrai pas beaucoup sur le traitement de cette maladie; j'appuierai seulement sur cette opinion de *Stoll*, dans laquelle il dit qu'il faut rejeter cette pratique pusillanime dans laquelle on n'ose jamais donner des vomitifs, lors même qu'ils sont le plus indiqués, et que l'on traîne toujours en longueur, au grand danger des individus, lorsqu'on emploie les eccoprotiques et les minoratifs des anciens, pour une maladie qu'un seul émétique eût pu anéantir en très-peu de temps.

Ainsi donc, un purgatif ne peut point remplacer un vomitif. *Stoll* a encore observé bien des fois que non-seulement les purgatifs ne diminuaient point la maladie, mais qu'ils tendaient réellement à l'aggraver.

La saignée doit être aussi bannie, puisqu'il est prouvé que, dans cette affection, elle ne soulage que momentanément, et que le mal devient bientôt plus pressant.

De toutes les observations faites, il est constant que cette maladie réclame spécialement l'administration des émétiques ; d'ailleurs l'efficacité de cette médication n'est point équivoque ; elle se trouve journellement constatée par des faits sans nombre, dont les heureux résultats surpassent toute l'apologie qu'on pourrait en faire.

Non-seulement elle opère l'élimination des matières nuisibles qui obstruent les premières voies, mais encore elle ranime le mouvement tonique de l'estomac. Elle imprime en quelque sorte une

nouvelle vie à cet organe languissant, qui ressemble, comme on l'a dit avec vérité, à un vase inerte rempli d'un ferment corrompu.

On peut produire le vomissement de trois manières différentes, soit immédiatement par des substances portées à son intérieur; soit sympathiquement, en irritant la luette, le pharynx, etc.; soit enfin par la circulation, en faisant pénétrer des émétiques dans les vaisseaux par l'absorption cutanée ou par des injections dans les veines; mais ces derniers moyens ne sont mis en usage que dans quelques circonstances extrêmement rares....

La forme d'administrer l'émétique doit être aussi simple que possible; mais on doit éviter de l'unir à des substances qui pourraient le décomposer ou en empêcher l'effet : il faut cependant le donner dans un excipient plutôt liquide que solide. Les doses doivent toujours être relatives à l'âge, au sexe et à la diathèse qui existe; et l'on ne saurait trop recommander qu'il ne faut jamais le donner lorsqu'on présume que l'estomac est dans un état de phlogose.

QUATRIÈME VARIÉTÉ.

Choléra-morbus.

En bon nosologiste, doit-on placer cette maladie comme devant constituer une variété de l'embarras gastrique? J'ai eu l'occasion de conférer avec plusieurs médecins distingués qui ne sont point partisans de cette manière de voir, et qui considèrent cette affection comme une phlegmasie de la membrane muqueuse portée au plus haut degré d'intensité. Cependant le célèbre auteur de la Nosographie philosophique observe que l'embarras gastrique et intestinal réunis ne diffèrent du choléra-morbus que par la véhémence de leurs symptômes. La chose étant ainsi, il devient nécessaire de considérer cette affection comme un embarras gastro-intestinal, et cela avec d'autant plus de raison, que, dans cette maladie, l'estomac et

les intestins sont surchargés de matières morbides, d'une qualité qui n'existe jamais dans une inflammation franche de ces parties, à moins de quelques circonstances éventuelles. La marche de la maladie et le traitement qu'on lui oppose sont encore des argumens assez spécieux pour ne pas considérer le choléra-morbus comme une phlegmasie simple de la membrane muqueuse de l'estomac et des intestins.

Je base mon opinion sur deux observations qui me sont propres, et que je vais émettre avec toute la précision qu'il me sera possible.

Je donnerais, je crois, des détails superflus, si j'entreprenais de faire préalablement l'histoire et la description de cette maladie. D'ailleurs ma pratique ne m'a pas encore fourni de faits assez nombreux sur cette matière pour que je me permette de le faire avec succès; et je ne pourrais tout au plus que compiler tout ce qui a été dit d'excellent sur cette affection. C'est pourquoi je vais me borner strictement à l'exposition des deux cas précités : je me jugerai très-heureux, si je remplis convenablement la tâche que je me prescris.

I.re OBSERVATION.

Pendant mon séjour à Saint-Félipe, en Espagne, je fus appelé dans une maison pour y visiter une malade. Je me hâtai de me rendre au lieu indiqué. J'entre dans la chambre, et je vois une femme d'environ trente ans, pâle, abattue, en proie à des vomissemens presque continuels de substances alimentaires, mêlées de matières noirâtres et striées d'un sang noir. Je m'informai commémorativement des causes qui avaient donné lieu à cette affection. J'appris d'abord que la malade était d'un tempérament bilioso-nerveux, et qu'elle jouissait habituellement d'une bonne santé; 2.° que depuis trois jours elle était dans un état de malaise et d'ano-

rexie extrême ; que, fatiguée de sa situation, elle avait voulu produire un changement avantageux dans l'économie animale en s'efforçant de manger des confitures de raisinet; mais que, trompée dans son attente, elle avait été assailli, peu d'heures après, de céphalalgie, de pyrosis, de douleur dans l'abdomen, de refroidissement dans les membres inférieurs, de pâleur à la face, de sueurs froides, de soif inextinguible, de borborygmes, de hoquet, de nausées et de vomissemens. Telles étaient les circonstances qui avaient précédé mon arrivée auprès d'elle : alors je trouvai son pouls petit, déprimé, mais qui augmentait de vitesse et d'irrégularité lorsque les exacerbations de vomissement se manifestaient; ce qui avait lieu toutes les trois à quatre minutes. Dans cette conjoncture, je me gardai bien de donner un vomitif ou un purgatif, encore moins de pratiquer une saignée. Je recommandai l'usage d'une boisson d'eau de poulet, dans laquelle je fis dissoudre quelque peu de gomme arabique, que je faisais prendre en petite quantité et fréquemment. Je faisais sucer le suc d'un citron; je plaçai sur le scrobicule gastrique un emplâtre de thériaque. Peu de momens après que je fus arrivé, la malade eut des évacuations alvines noirâtres et fétides; je les facilitai par quelques clystères faits avec une forte décoction de mercuriale, à laquelle j'unissais pour chaque injection un demi-gros de laudanum. C'est à l'aide de ce traitement que je fis évanouir, dans l'espace de vingt-quatre heures, tous les symptômes foudroyans de cette maladie. Je n'eus après qu'à remplir quelques indications hygiéniques pour ramener la malade dans son état de santé primitif; ce que j'obtins au bout de trois jours.

II.e OBSERVATION.

Dans le mois d'octobre de 1806, M. An. . . . , avocat de Fontainebleau, d'un tempérament bilioso-sanguin : après avoir mangé, pendant plusieurs jours, abondamment du raisin, fut atteint de vomissement et de déjections alvines de matières bilioso-sanguines, semblables à de la lie de vin. A ces symptômes fâcheux se joignaient les suivans : pâleur de la face et altération des traits, oppression excessive des forces, hoquet, suppression de la perspiration cutanée, froid aux extrémités, douleur et météorisme à l'abdomen, urine briquetée et peu considérable ; pouls petit, déprimé et irrégulier ; action des sens peu altérée. Au bout de quelques heures, il survint un amendement marqué. Tous les symptômes que je viens d'énumérer se dissipèrent ; il ne resta qu'une grande faiblesse et une soif assez vive. Ce mieux, après s'être continué autant de temps que la durée de l'accès, fut remplacé par une nouvelle exacerbation, dont la véhémence réduisit le malade à une prostration extrême. Le calme revint ; mais tout indiquait que, si un nouvel accès avait lieu, il causerait la mort. M. *Goupil*, médecin distingué de Nemours, prescrivit, dès l'invasion, des boissons adoucissantes d'eau de poulet, de riz et autres analogues, qu'il fesait prendre fréquemment et en petite quantité. N'en ayant obtenu aucun avantage, et voulant prévenir le retour du troisième accès, qui certes eût été funeste, il discontinua cette médication, et, de concert avec M. *Paulet*, médecin de Fontainebleau, il conseilla l'écorce du Pérou en substance, les épithêmes de cette poudre et le vin de Seguin ; mais le malade s'étant refusé de faire usage du premier de ces moyens, on lui donna, à son insu et à grande dose, du quinquina en lavement. Ce mode de traitement eut un plein succès ; le troisième paroxysme ne parut point, et par l'administration de quelques analeptiques, les forces du malade furent aug-

mentées. Le jeu de ses fonctions s'étant rétabli, il ne tarda pas à jouir d'une santé parfaite.

Ici je termine ce travail médical; puisse-t-il, illustres Professeurs, mériter votre suffrage!.... et si mes efforts ne sont point dignes de vos applaudissemens, permettez-moi de vous rappeller cette sentence d'Ovide :

Si desint vires, tamen est laudanda voluntas.

QUÆDAM SENTENTIÆ HIPPOCRATIS.

I.

In pertubationibus alvi, et vomitibus sponte evenientibus, si quidem qualia oportet purgari, purgentur, confert et facilè ferunt; sin minùs, contra. *Sect.* 1, *aph.* 2.

II.

Quæ ducere oportet quò maximè vergant, eò ducenda, per convenientia loca. *Ibid.*, *aph.* 21.

III.

Ubi cibus præter naturam copiosior ingestus fuerit, id morbum creat; ostendit autem curatio. *Sect.* 2, *aph.* 17.

IV.

Purgandum in valdè acutis, si turgeat materia, eâdem die: morari enim in talibus, malum. *Sect.* 4, *aph.* 10.

V.

Non febricitanti appetitûs dejectus, et oris ventriculi morsus, et tenebricosa vertigo, et os amarescens, sursùm purgante opus esse indicat. *Sect.* 4, *aph.* 17.

VI.

A diuturno alvi profluvio detento, spontè superveniens vomitus, alvi profluvium solvit. *Sect.* 6, *aph.* 15.

VII.

Quibus perscissum fuerit cerebrum, his necesse est febrem et bilis vomitum supervenire. *Ibid.*, *aph.* 50.